

# De l'usage des « ruines »

## comme *figura*

dans les humanités environnementales  
contemporaines occidentales

#Ruines  
#Anthropologie  
#HumanitésEnvironnementales  
#Anthropocène

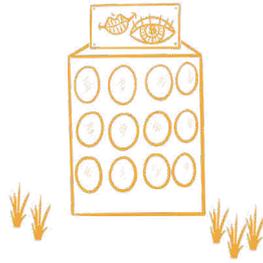
Maud Lepers,  
Doctorante, EHESS – Laboratoire CERMES3

### Résumé

A partir du constat d'une prolifération de la formule « les ruines du capitalisme » dans les médias et l'édition, cet article propose une analyse réflexive autour des représentations et usages des « ruines » dans les essais contemporains francophones à la suite d'Anna Tsing. Dans un contexte de forte production intellectuelle et de renouveau épistémique depuis l'écologie, on verra que la « ruine » y est utilisée comme *figura*. Dans sa dimension matérielle, la figure des ruines se déplace vers des paysages naturels détruits mais habités. Symbole de l'Anthropocène, elle permet aux auteurs de déployer un nouveau régime d'historicité montrant l'intérêt théorique des ruines. Enfin, figure indissociable du mouvement romantique, les ruines dessinent la nostalgie d'un passé perdu ainsi que d'un futur instable sur lequel se racontent des utopies comme de nouvelles manières de « faire avec ».

*« Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan [...] ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris. »*

- De Musset Alfred, *La confession d'un enfant du siècle* (1836) Première partie, chapitre II, p.65



## Introduction

---

Et s'il était possible de « jardiner », « écouter », « construire », « reconstruire » ou même « cultiver » « sur les ruines du capitalisme »<sup>1</sup> ? Depuis quelques années, cette formule fleurit dans les titres de livres, d'articles de presse ou d'articles scientifiques. Les « tendances » dans les titres peuvent être l'objet de stratégies. Agissant comme une étiquette dans le but d'identifier l'ouvrage, un titre doit se démarquer par son originalité, se retenir facilement tout en témoignant certaines affiliations d'idées. Il résulte du choix d'un.e auteur.ice et/ou d'un.e éditeur.ice et peut répondre à des logiques à la fois commerciales et esthétiques. L'expression fait ici référence à l'ouvrage de l'anthropologue américaine Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde*. Sur la possibilité de survivre sur les ruines du capitalisme, publié initialement en 2015 et traduit en français en 2017 dans la collection « Les empêcheurs de tourner en rond » aux Éditions La Découverte. Partant du Matsutake, un champignon qui ne pousse que dans des forêts dévastées, Anna Tsing donne à voir, à partir d'une enquête anthropologique multiscalaire, la diversité des acteurs et des topologies, des échelles, des représentations qui entrent en jeu dans l'existence de cet être vivant. L'ouvrage présente à la fois une façon renouvelée de faire de la recherche en interrogeant la pluralité des relations entre humains et non-humains par « l'art de l'attention », ainsi qu'une critique du capitalisme et une façon d'interroger l'avenir des sociétés humaines à l'aune des bouleversements écologiques. « Devenu dès sa parution une référence incontournable dans des champs aussi différents que l'anthropologie, les études littéraires, la philosophie ou l'architecture » (Ait-Touati, 2019, p.12), l'ouvrage connaît un succès médiatique et commercial en France qui aurait popularisé la formule. Ce succès aurait été permis par un contexte favorable.

Les ruines constituent un topos artistique important depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe. En 2015, certain.e.s chercheur.e.s notent déjà un regain d'intérêt pour les ruines où « les auteurs questionnent la persistance des notions attachées aux ruines comme le chaos, l'entropie, le recyclage, le vandalisme, le fragment. Ils interrogent le concept de ruine comme nouveau paradigme pour les artistes et les écrivains et leur rôle dans la transformation des ruines en monuments » (Bouchier, 2016, p.4). Mais il ne s'agit pas du même type de ruines. Celles qui retiennent notre attention dépendent d'un contexte de multiplication des catastrophes, d'intensification des luttes écologistes et d'évolution des savoirs scientifiques des sciences humaines et sociales (SHS) sur ces sujets. En effet, depuis plus d'une trentaine d'années, les disciplines des SHS intègrent l'environnement dans leurs travaux. Appelées « humanités environnementales », elles « s'attachent à analyser la façon dont les problèmes environnementaux sont intimement liés aux pratiques sociales et culturelles comme à des questions de politique, de savoir, de sens, de valeur et d'éthique. » (Blanc, Demeulenaere, Feuerhahn, 2017, p.8)

Parmi l'offre éditoriale exponentielle récente dans ce domaine, le thème des « ruines » se démarque. Pour analyser cette tendance, ont été sélectionnés quatre essais

en complément de celui de Tsing : *Utopie radicale. Par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines* (2022), d'Alice Carabédian ; *Obsolésence des ruines* (2022) par Bruce Bégout ; *L'écologie aux marges. Vivre et créer dans les ruines du capitalisme* (2023) d'Igor Babou ; et enfin, *Ruine. Invention d'un objet critique* (2019) de Diane Scott<sup>2</sup>. À ce corpus s'ajoute la lecture d'un grand nombre d'articles scientifiques récents mentionnant les ruines dans le but d'observer s'il s'agit d'une tendance de fond. Si tous les textes ne citent pas le travail de Tsing, leur point commun est qu'ils évoquent une nouvelle forme de ruine pour laquelle les qualificatifs ne manquent pas. On annonce l'arrivée du « troisième âge des ruines » comme « ruines instantanées » (Bégout, 2022), des « ruines contemporaines » (Carabédian, 2022 ; Scott, 2019), de la « ruine actuelle » (Scott, 2019), des « ruines du capitalisme » (Babou, 2023 ; Tsing, 2017 ; Carabédian, 2022), de « ruines ruineuses et ruines ruinées » (Monnin, 2021), de « ruines irréversibles » (Villalba, 2022), ou encore de « ruines contaminées » (Carabédian, 2022).

Sans vouloir mener une enquête sur la réception française du travail de Tsing, cet article tente d'en percevoir les retombées. En proposant une revue de littérature à partir d'un phénomène éditorial et médiatique, l'article a pour objectif de comprendre ce qui fait l'actualité de la thématique des ruines. Qu'est-ce qu'amène le contexte d'urgence écologique aux ruines ? Dès lors, comment la représentation des « ruines » a-t-elle évolué et ainsi de quoi cette formule des « ruines du capitalisme » est-elle le marqueur ?

Pour comprendre tant les définitions que les usages des « ruines », le développement se fera en trois parties. Nous faisons la conjecture, que non comme concept, thème ou notion, les « ruines » sont utilisées dans les textes comme figure (*figura*). Le philologue Erich Auerbach a analysé, dans un ouvrage qui a fait date, l'évolution du concept de figure de l'Antiquité à l'époque médiévale pour en révéler la polysémie. Étymologiquement, *figura* signifie « l'objet façonné ». Sa racine renvoie au « potier » (*figulus*), au « sculpteur » (*fictor*), à l'effigie et finalement à la forme. La *figura* est une construction à la fois matérielle et abstraite. Elle est un outil, un « processus » de représentation qui permet de passer d'un objet, à sa compréhension et à son interprétation. Pendant la modernité, la figure « concerne les moyens de perception du monde et la manière dont l'homme en tire sa connaissance. » (Guiderdoni-Bruslé, 2013, p. 18) Elle devient ainsi un outil de compréhension, dont chacune des parties reprendra un aspect. Dans une première partie, on verra comment les ruines évoluent dans leur dimension physique, comme paysage. Ensuite, les ruines questionnent le rapport au temps, de la permanence à la précarité. Elles deviennent un outil théorique pour penser un nouveau régime d'historicité à l'aune de l'Anthropocène. Enfin, la troisième partie traitera de la tradition romantique dans laquelle s'ancre les ruines afin de voir son actualité et la façon dont elle sert à proposer un récit du futur, un des autres usages de la figure.

### De nouveaux paysages de ruines

Dans sa dimension matérielle, la ruine désigne un processus ou un état qui peut être de dégradation, de délabrement, ou signifier la perte d'une construction. Les ruines sont des paysages, au sens de cadres construits, d'un fragment d'ensemble. Le sens commun visualise les ruines comme le résultat du temps sur les vestiges souvent sous la forme de constructions architecturales, comme « témoins » du passé (Schnapp, 2020). Elles peuvent aussi avoir la forme de paysages de catastrophes (Pompéi, Fukushima, Tchernobyl) et de destruction (Hiroshima, Nagasaki). Dans des images plus récentes, les ruines peuvent également désigner des bâtiments industriels ou des images de décors postapocalyptiques. La matérialité des ruines constitue ainsi la première acception de leur conception comme figure. Objet du réel sur lequel s'appuyer, le premier échelon de sens de la figure « désigne le monde naturel en général », l'objet, la « réalité saisie par la perception », c'est la « configuration » (Guiderdoni-Bruslé, 2013, p.22-23). Mais qu'est-ce qui fait la particularité du paysage des ruines dans le corpus ? Comment se formulent ces nouvelles représentations et quels en sont les usages ?

Avec l'intensification des événements extrêmes due au réchauffement climatique – méga-feux, séismes, tsunamis – les paysages de désolation et de destruction se multiplient. La particularité du corpus présent est qu'il s'attarde non pas sur les édifices humains en ruines mais sur les paysages naturels. Là est la nouveauté dans les représentations des ruines qu'on trouve chez Tsing. Dans le livre, en plus du titre, un chapitre éponyme est consacré à la ruine. Tsing demande alors : « Comment arrive-t-on à des forêts industrielles à l'état de ruines [...] ? » (Tsing, 2017, p.303). Les forêts sont les paysages ruinés. La ruine n'est donc pas le résultat du travail du temps et de la nature sur les constructions humaines, mais l'inverse. Ce sont les constructions humaines qui font de la nature une ruine, qui créent les « forêts industrielles ». L'enquête montre que l'exploitation de la forêt comme ressource appartient à un réseau de relations complexes qu'elle qualifie « d'enchevêtrées ». Il faudrait alors étudier avec « attention » les êtres pris dans ces réseaux, interroger les différents points de vue, imaginer d'autres cadres de pensées pour les intégrer. Car « l'effet des ruines



industrielles sur les êtres vivants dépend de ceux auxquels on s'intéresse. Pour certains insectes et parasites, les forêts industrielles en ruine sont une aubaine. Pour d'autres espèces, c'est la rationalisation de la forêt en elle-même, précédent sa ruine, qui se révèle désastreuse. » (Tsing, 2017, p.314) L'anthropologue prend en compte dans son enquête la présence et le regard d'autres êtres vivants. Le Matsutake représente la force heuristique des ruines. Elle veut montrer avec ce champignon, que s'il apparaît que toute vie quitte peu à peu la forêt, les ruines représentent les seules conditions pour qu'il pousse. Les ruines ne sont plus les vestiges silencieux et inhabités. Au contraire, en plus d'être elles-mêmes des êtres vivants (les forêts), l'anthropologue rappelle que malgré l'industrialisation et l'effort pour rationaliser et domestiquer la forêt-ruine, de nombreux autres êtres y sont attachés, résistent, partent, ou y emménagent. Comme le résume bien l'historienne des sciences Frédérique Ait-Touati :

« Tsing pose la question des ruines au présent. La définition en est précise : ce sont des espaces abandonnés parce qu'ils ont cessé de permettre la production de ressources. Produits principalement par l'industrie humaine, ces paysages endommagés sont notre héritage : « Nous n'avons pas d'autre choix que de chercher la vie dans ces ruines » (p. 38). Or un lieu abîmé n'est pas forcément un lieu mort. Les ruines que décrit Tsing sont habitées, profuses, bruissantes. »  
- (Ait-Touati, 2019, p.6).

Par la description des forêts-ruines, du Japon aux États-Unis, l'enquête propose de nouvelles représentations de ce qui fait nature, de ce qui est vivant par les « ruines du capitalisme ». L'historien de l'environnement William Cronon énonce plusieurs évolutions de la nature telles qu'il y aurait eu une première nature (celle de « relations écologiques »), puis une seconde nature (celle issue des « transformations capitalistes de l'environnement ») (Tsing, 2017). L'anthropologue imagine alors une « troisième nature » pour rendre compte de ce qui réussit à vivre malgré le capitalisme. Pour tenter de remarquer cette troisième nature, il nous faut échapper à l'idée que le futur est cette direction particulière qui ouvre le chemin devant nous. » (Tsing, 2017, p.22). C'est cela qui compose les ruines.

Cette troisième nature se décline dans le corpus en trois concepts qui recouvrent des caractéristiques similaires : le « tiers-paysage », la « nature férale » et le « patrimoine de l'anthropocène ». D'abord, le « tiers-paysage » est un concept initialement développé par le jardinier, botaniste et écrivain français Gilles Clément. Il est repris par Damien Darcis, enseignant en philosophie

à la Faculté d'Architecture et d'urbanisme de Mons, afin de « penser autrement les ruines ». Le « tiers-paysage » désigne alors « des espaces jadis anthropisés abandonnés, négligés ou délaissés par les humains – des ruines donc – dans lesquels la nature aurait repris ses droits » (Darcis, 2023, p.5). Le tiers-paysage ou la friche sont de nouvelles façons de représenter les ruines créées par l'industrie. Selon Darcis,

*« l'idée de ruine elle-même n'a, dans cette optique, que peu de sens : dans les ruines, la nature ne reprend pas ses droits comme si elle venait simplement recouvrir d'anciennes traces humaines, mais c'est un lieu hybride qui s'invente, un lieu qui n'est ni naturel, tant ces « ruines » conditionnent le déploiement des vivants non-humains qui s'y déploient – de façon plus visible encore dans les espaces industriels désaffectés, parfois fortement pollués –, ni humain, tant les présences des puissances d'agir autres qu'humaines les modifient et les transforment. »*  
- (Darcis, 2023, p.10)

Le philosophe développe là aussi une vision des ruines habitées, où la question de ce qui est vivant et de ce qui est artificiel n'existe pas, les ruines résultent plutôt d'une co-construction. De la même manière, Nathanaël Wadbled, chercheur en muséologie, propose le concept de nature « férale » qui qualifie « celle qui renaît après la tentative d'artificialisation totale du monde » dans les lieux abandonnés ou dévastés (Wadbled, 2020, p.106). Plus simplement, la féralité désigne le passage du domestique à l'état sauvage. Elle peut alors être envisagée comme une action politique, un « processus » qui permet de formes locales de « révolution » où le « sauvage » est ici entendu comme une forme politique, celle du processus instituant vs la domestication des organisations organisées » (Babou, 2023, p. 164). Par ailleurs, Tsing travaille également sur cette hybridité. Dans l'introduction à son Feral Atlas, elle explique que

*« par féral, on entend ici une situation dans laquelle une entité, élevée et transformée par un projet humain d'infrastructure, poursuit une trajectoire au-delà du contrôle humain. [...] Ni les humains, ni nos espèces compagnes, ne peuvent survivre sans ce genre de féralité, qui permet aux arbres de réinvestir des territoires dont les projets d'infrastructures les avaient exclus pendant de nombreuses années. »*  
- (Tsing, 2019)

Le but de cet atlas est de révéler les liens entre les histoires humaines et « plus-qu'humaines ». Il se situe dans la continuité de son travail sur le Matsutake en proposant une nouvelle méthode scientifique, cette fois-ci à travers un travail interactif et numérique.

Enfin, la troisième proposition de concept, toujours selon Wadbled, qualifie les ruines de « patrimoine de l'Anthropocène ». En reprenant les travaux de Bruno Latour, il souhaite démontrer avec cette notion que l'opposition entre la nature et la culture telle que la modernité a voulu l'instituer n'a jamais vraiment eu lieu. Le monde serait alors peuplé d'« hybrides » et les dualismes (sauvage/artificiel, nature/culture) ne sont pas réels. Ainsi, le « patrimoine de l'anthropocène [...] existe malgré tout » et permet de questionner à nouveaux frais la place de l'environnement dans le patrimoine (Wadbled, 2022, p.3). Les ruines représentent alors une nouvelle catégorie d'hybrides. Et Wadbled d'ajouter : « L'approche environnementale des ruines [...] voit dans les ruines le résultat et la manifestation du partage de la puissance

d'agir entre agents humains et non-humains qui contestent l'opposition moderne entre nature et culture. » (Wadbled, 2022, p.10) Mais comment ce changement de représentation des ruines a-t-il été rendu possible ?

### **L'ancrage dans les humanités environnementales**

Les humanités environnementales interrogent les épistémologies des SHS à l'aune des préoccupations écologiques. Deux dimensions sont très discutées : les relations entre humains et non-humains ainsi que les origines et le futur de la crise actuelle. En effet, les textes du corpus mentionnent tous « les grands partages conceptuels en forme de dualismes de cette Modernité [qui] sont connus, et [qui] organisent encore fortement nos vies, nos institutions et nos rapports d'altérité et de domination » (Babou, 2023, p.11). Avec l'ambition de faire « écho aux préoccupations écologiques du XXI<sup>e</sup> siècle » (Wadbled, 2022, p.3), les auteurs s'inscrivent et promeuvent un certain « grand récit ». Le trait principal de ce mouvement est « d'abolir l'extériorité de la nature par rapport au social et au culturel pour installer de nouvelles forces agissantes au cœur des sciences humaines et sociales. » (Quenet, 2017, p. 256) Celui-ci a « surgi dans le sillage de l'Anthropocène » (Quenet, 2017, p. 256). Le concept d'Anthropocène a été et reste très discuté, tant dans les SHS que dans les sciences naturelles. Il est néanmoins largement utilisé dans le corpus, ce pourquoi nous le mentionnons.

Pour faire simple, l'Anthropocène caractériserait la nouvelle ère géologique dans laquelle la planète Terre serait entrée, à cause des effets grandissants des activités humaines et a été fortement repris par les SHS, à partir des années 2010 (Charbonnier, 2017). Selon le grand récit écrit par l'Anthropocène, la « Révolution Industrielle » aurait marqué un tournant dans la relation entre les Hommes et leur environnement. Elle se caractérise par l'« exploitation de l'énergie fossile [qui] décuple la puissance transformatrice de l'humanité » (De Jouvancourt & Bonneuil, 2014). Puis, après la Seconde Guerre Mondiale, ce qui est souvent nommé « La Grande Accélération », constitue une deuxième étape par une « expansion démographique, économique, commerciale sans précédent » (De Jouvancourt & Bonneuil, 2014), et le développement du néolibéralisme, tout devient quantifiable. Enfin, la dernière étape serait celle de la « globalisation des impacts » mais surtout de « la prise de conscience de « notre » impact sur la Terre d'origine scientifique » depuis les années 1990 et « les premières réponses de la communauté internationale » (De Jouvancourt & Bonneuil, 2014). Cette « épopée » raconte l'histoire d'un « nous » qui représenterait une « humanité indifférenciée », « inconsciente » (De Jouvancourt & Bonneuil, 2014) sans questionner les responsabilités dans la catastrophe en cours.

L'Anthropocène s'organise ainsi sur une lecture de l'histoire des sciences modernes qui aurait permis de considérer la nature comme une ressource et de cette manière la possibilité de l'exploiter à l'envie. Comme l'explique Tsing à la première ligne de son livre :

*« Depuis les Lumières, les philosophes occidentaux nous ont montré une Nature magnifiée et universelle tout autant que passive et mécanique. La nature constituait un arrière-fond et était une ressource apprivoisable et maîtrisable par l'Homme pour la manifestation de ses intentions morales. »*  
- (Tsing, 2017, p.21)

Elle raconte la façon dont les sciences modernes auraient entériné le « grand partage » entre nature et culture qui caractérise les sociétés occidentales. Ce mouvement a fait des questions ontologiques un sujet de premier ordre en anthropologie et en philosophie ces dernières années. En France, ce sont Bruno Latour et Philippe Descola qui ont largement participé à la définition de ce « grand récit de la modernité occidentale ». Ces deux figures tutélaires « ont contribué à rendre particulièrement visible [ce] grand récit relevant exclusivement de l'histoire des idées et contribuant à faire de la modernité occidentale une période longue, homogène et marquée par une unique vision du monde. » (Blanc, Demeulenaere, Feuerhahn, 2017, p.12) La légitimité de parler de « l'ère de l'Homme » a été fortement discutée, laissant place au développement de nombreux termes au suffixe -cène (capitalocène, chthulucène, thanatocène) (Bonneuil & Fressoz, 2013). Le but est toujours de s'interroger sur les origines de la crise. Aussi par exemple, « Anna Tsing a récemment proposé le terme « plantationocène » qui nous fait remonter au premier dispositif qui ait effectivement réalisé cette émancipation : l'invention, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, des plantations de canne à sucre. » (Stengers, 2017, p.15) L'émancipation en question étant celle des « caprices de la nature » par le progrès (Stengers, 2017, p.15).

La traduction du livre de Tsing a pu opérer une discussion avec ces chercheurs de même qu'avec d'autres figures importantes de l'anthropologie et de la philosophie (Latour, Stengers, Tsing, Bubandt, 2018). En effet, l'ouvrage est publié dans la collection « Les empêchements de penser en rond », dont Isabelle Stengers est un membre important du conseil scientifique, et a écrit sa préface. Cette collection et plus largement les Éditions La Découverte publient beaucoup d'auteurs de ce domaine, dont Nastassja Martin, anthropologue qui signera la préface à la traduction de son deuxième ouvrage en français *Friction. Désirs et faux-semblants de la globalité* (2020). Tsing est directement affilié à ce mouvement français. Cela expliquerait le succès de l'ouvrage qui arrive alors à la suite d'une activité éditoriale déjà importante. La presse précise : « Soutenu par la philosophe américaine Donna Haraway, salué par Bruno Latour et Philippe Descola, préfacé pour son édition française par Isabelle Stengers, l'ouvrage de l'Américaine Anna Tsing continue à égrener ses spores et à séduire. » (Faure, 2019). Ce que Pierre Bourdieu appelle la « consécration par contact » (Bourdieu, 1984). On cite sa place dans des lieux culturels importants : « des débats qui lui sont consacrés, comme au centre Pompidou ou au festival la Manufacture des idées » (Faure, 2019).

Finalement, ces premiers points permettent de comprendre comment les façons nouvelles de conceptualiser les ruines sont représentatives d'un mouvement plus global des humanités environnementales. Cela favorise la réception française de Tsing. Les ruines sont déterminées par le fait qu'elles soient des paysages hybrides, à la fois naturels mais aussi le résultat de transformations humaines et enfin qu'elles soient peuplées et habitées. Les ruines semblent jouer sur les oppositions. Elles deviennent un appui pour « susciter une réflexion sur les bases matérielles des sociétés humaines. » (Quenet, 2017, p. 265). C'est ainsi que Tsing installe sa critique de la modernité. Les ruines forment un paysage qui représente à la fois un passé capitaliste et ce qu'il en reste ? Car « [s]i toutes nos forêts sont secouées par de tels vents destructeurs, que les capitalistes les trouvent intéressantes ou les abandonnent, nous sommes mis au défi de vivre dans ces ruines, hideuses et impraticables en l'état actuel. » (Tsing, 2017, p.315-316).

## Un régime d'historicité du « faire avec »

### Passer l'histoire au futur

La citation d'Alfred de Musset mise en exergue en début d'article montre la manière dont les ruines permettent d'interroger les liens entre passé, présent et avenir. En évoquant ce « passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines » (de Musset, 2003, p.65), De Musset écrit dans le contexte de La Monarchie de Juillet, mise en place suite aux défaites Napoléoniennes et signant la fin de la monarchie absolue. Un moment de trouble et d'incertitude. Paradoxalement, les ruines font perdurer le passé mais attestent aussi de sa fin. Comme le dit Diane Scott : « Le paradoxe de la ruine est qu'elle est un avant qui prend place depuis un après. » (Scott, 2019, p.44). Mais en évoquant l'incertitude face à la nature des ruines alors « semence » ou « débris », l'écrivain ne sait pas si ces ruines caractérisent un passé révolu mais dont les cicatrices sont visibles ou sont-elles les premiers pas d'un futur qui n'est pas encore.

Dans cette partie, les ruines vont servir d'appui à une philosophie de l'histoire. Cela met au jour un deuxième aspect de la figure qu'est sa dimension théorique. C'est un « modèle-abstrait » (Schefer, 1999). On passe de l'objet naturel à la représentation artificielle, il faut interpréter le sens qui est figuré. À l'instar d'une figure mathématique, elles permettent de représenter une pensée, d'aller du particulier au général et alors de construire une argumentation (Guiderdoni-Bruslé, 2013).

Dans le corpus, on retrouve trois auteurs mobilisés pour questionner le rapport au temps, à l'histoire et à la mémoire dans le corpus : Walter Benjamin, Marc Augé et François Hartog. Dans son texte *Sur le concept d'histoire*, Benjamin opère une critique du progrès qui ne pousse que vers l'avenir et qui fait que le présent n'est pas vécu. Sans en faire l'expérience, le présent devient instantanément une ruine du passé (Hamel, 2007). De cette projection sans cesse tournée vers le futur, Marc Augé affirmera lui qu'il n'y aura bientôt plus de ruines du tout car les nouveaux édifices ne sont pas faits pour durer. Les ruines, selon lui, représentent non pas le passé mais le « temps pur ». Il déplore que l'histoire ne fasse plus de ruines et qu'elle « n'est généralement plus qu'un état temporaire avant la restauration ou la démolition » (Drouin, 2006, p.60). La succession des catastrophes et la précarité des vies et des constructions, « voire d'une "nostalgie du temps pur" à l'ère de la vitesse, du simulacre, de l'immatériel et du "présentisme" », entraîneraient ainsi pour certains la fin des ruines (Bégin, Habib, 2007, p.5).

Dans ces conceptions, les ruines sont à la fois symbole d'un passé perdu, d'un présent non-vécu et d'un futur qui n'est pas encore. Le philosophe Bruce Bégout évoque également en ce sens l'« obsolescence des ruines » et des « ruines instantanées ». Pour lui comme pour Augé, les ruines architecturales, conséquences de la détérioration par le temps et la nature, n'existent plus. Le temps produirait des gravats, des débris, puis des déchets. La « ruine contemporaine » devient un oxymore qui se caractériserait, pour lui, par leur caractère éphémère puisque tout ce qui est construit aujourd'hui n'est pas fait pour durer. La priorité du monde actuel est la vitesse et « l'urgence technico-économique ». Il rapproche par exemple deux cas aux idéologies opposées : « Si les bâtiments sont entièrement recyclés ou réhabilités, ils ne laissent pas de résidu pouvant constituer des ruines. Aussi, des deux côtés, du côté du néo-capitalisme modelant l'espace humain comme du côté de la préservation de la nature, voit-on proliférer des constructions éphémères. »

(Bégout, 2022, p.53). Il va jusqu'à faire mention de « post-ruine, celle étant tellement ruine dans sa conception qu'elle ne l'est plus dans sa réalisation, est le choix d'une société affamée de solutions rapides et peu coûteuses, la décision de quelques-uns imposée à tous. » (Bégout, 2022, p.341). La conception des ruines basée sur la destruction perpétuelle se retrouve plutôt à rebours d'une autre partie du corpus.

L'évolution des conceptions des ruines est bien dépendante des conceptions de l'histoire (Scott, 2019). Les auteurs évoquent plusieurs étapes dans ces représentations : de la ruine classique considérée comme modèle, le vestige à conserver, aux ruines modernes à la façon des usines qui sont les restes d'un présent où tout s'accélère et où pèse la catastrophe, enfin les ruines contemporaines dont on pourrait résumer la complexité par l'idée de « faire avec ». Et Ait-Touati de développer :

*« Il est vrai que les histoires de la Terre ont changé de nature, et d'échelle : nous n'écrivons plus des histoires pour raconter la création ou le cours du monde, mais pour conjurer sa fin. [...] en explorant « la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme », [Anna Tsing] exprime simultanément le tragique de notre présent et les possibilités qu'il ouvre. » »*  
- (Ait-Touati, 2019, p.5-6)

Nous avançons dès lors que les « ruines du capitalisme » telles qu'énoncées avec Tsing et certains auteurs.rice.s du corpus, présentent un nouveau régime d'historicité c'est-à-dire « des manières typiques d'articuler passé, présent et futur et de leur donner sens » (Dubar, 2009). Ce régime d'historicité concorderait avec celui émanant de l'Anthropocène par « la possibilité d'un bouleversement du système Terre dû à des phénomènes historiques passés, accompagné de boucles de rétroaction complexes et d'une grande incertitude » (Quenet, 2017, p. 265). En ce sens, si qualifier le capitalisme de « ruine » le fait appartenir au passé, parler de « ruines du capitalisme » devient pour les auteurs.rice.s une façon performative d'en acter la fin. Il convient néanmoins de questionner ce qu'il en reste, ses ruines.

### **Comment « faire avec » ?**

La figure des ruines permet jusqu'ici deux choses : représenter un nouveau régime d'historicité qui correspond aux incertitudes et à l'instabilité de l'Anthropocène et de mêler les échelles d'analyse à travers la critique globale de la modernité et les enquêtes sur la féralité. Ainsi le formule Alice Carabédian, docteure en sciences politiques et philosophie, spécialiste des questions d'utopie : « Cette vision du combat qui se joue et qui consiste tout de même à savoir comment transformer la société, et plus largement la société globalisée donc aussi la politique mondiale, est assez récessive. Pour lutter contre le capitalisme, il faut déjà apprendre à vivre dans ses ruines, présentes et à venir. » (Carabédian, 2022, p.35-36). Ce sont ces ruines à venir qui inquiètent et préoccupent.

À ce propos, le chercheur Alexandre Monnin reprend le concept de « communs négatifs », d'abord développé par Maria Mies et Veronika Bennholdt-Thomsen au début des années 2000. L'enjeu des communs négatifs est de prendre en compte ce qui est normalement invisibilisé ou mis de côté, à savoir des déchets, des infrastructures, des pollutions diverses voire des idéologies, qui sont délétères et peuvent perturber, remettre en cause « le cycle même de reproduction de la terre » (Monnin, 2021, p.64). Ainsi, « tout l'enjeu étant d'en prendre soin (ou de les prendre en charge) collectivement (commoning) à défaut de pouvoir faire table

ruse de ces réalités. » (Bonnet, Landivar, Monnin, 2021, p.29). Ces communs négatifs correspondent alors à un nouveau type de ruines qui pèse sur le futur.

En exemple Carabédian invente une réplique cynique d'un discours d'une élite capitaliste qui dirait : « Allez vivotez dans nos ruines contaminées, faire de la récupération en décharge et recycler nos poubelles. De temps en temps nous vous arroserons de lacrymogène. Et pendant que vous mettez trois ans à reconstruire une charpente et à apprendre à repotabiliser votre urine, nous, nous irons sur mars. » (Carabédian, 2022, p.54). Scott, elle, dépeint l'histoire comme le « réel d'une dette » (Scott, 2019). A partir de ces formulations à propos d'un « héritage de l'Anthropocène », Monnin distingue deux types de ruines. Il y a les « ruines ruinées », les destructions déjà opérées, les ravages installés. Et il y a les « ruines ruineuses » c'est-à-dire les ruines qui prennent la forme de dispositifs toujours existants et qui ne cessent d'engendrer des dégradations, de produire toujours plus de ruines (Bonnet, Landivar, Monnin, 2021). Cela permet de rappeler que les ruines constituent à la fois un état et un processus.

Le but de l'auteur est de tenir compte de tous les êtres et de tous les mécanismes, de tout ce qui fonde le monde capitaliste globalisé tel qu'il l'est aujourd'hui pour engendrer une action politique. De même Tsing, dans son Feral Atlas, affirme que

*« la discussion autour de l'Anthropocène requiert d'apporter une attention toute particulière à la féralité qui a mal tournée : les déchets de l'industrie et de la guerre estropient les métabolismes et les écosystèmes ; les organismes introduits se diffusent à travers de nouveaux paysages, anéantissant les écologies natives ; de nouvelles maladies surgissent de façon soudaine et se répandent sur la planète. Une fois encore, les effets féraux ne sont pas obligatoirement néfastes. Cependant, ceux qui posent problème ont commencé à s'accumuler, mettant en jeu l'habitabilité de la terre plus-qu'humaine. »*  
- (Tsing, 2019).

Le caractère « féral » se caractérise ici par ce qui poursuit « une trajectoire au-delà du contrôle humain ». Tsing s'intéresse à la « féralité » qui se trouve dans les infrastructures. Selon elle, « si les infrastructures appartiennent à des programmes sociaux et politiques, tout comme ces programmes, elles sont des créations de l'histoire, et donc soumises aux changements dans les façons de faire ». Ces ruines sont l'occasion d'opérer une critique de l'histoire, particulièrement à l'aune du développement de capitalisme et du colonialisme (Tsing, 2019). Mais ce développement théorique sur les ruines n'est pas une fin en soi mais possède un but pratique, celui de développer de nouvelles méthodes scientifiques comme elle montre dans Le Champignon et le Feral Atlas.

Un concept proche a également été formulé par Bruno Villalba qui parle alors de « ruines irréversibles ». Ces dernières sont plus radicales dans le sens où le politologue rappelle que « ces autres ruines se caractérisent par leur menace permanente, par leur hétéronomie de nuisance, par leur inertie immuable. [...] [Elles] risquent de perturber perpétuellement nos possibilités mêmes de construire d'autres expériences de vie » (Villalba, 2022, p.39). En ce sens, il critique la démonstration d'Anna Tsing qui selon lui ne sélectionnerait qu'une partie des ruines qui serait encore aménageable pour vivre avec. Il prend pour exemple le fait qu'elle n'explore pas assez la question de la menace atomique malgré l'évocation d'Hiroshima. Villalba affirme

que ce concept de « ruines irréversibles » est indispensable pour imaginer « une transition durable » (Villalba, 2022).

Finalement, la figure des ruines est heuristique pour développer une critique du progrès et de la modernité. Les ruines représentent un nouveau régime d'historicité de même qu'elles permettent de déplacer les enquêtes comme le fait Tsing par « cet art d'observer [qui] invite alors à penser de nouveau les cadres de pensée de ces choses qui arrivent, pour interroger non seulement le sens du progrès et de l'histoire tel que les traditions savantes nous l'ont légué » ainsi que « ses conséquences concrètes » (Tenne, 2017).

## Les ruines et le romantisme

S'interroger sur ce que les questions environnementales font au topos des ruines dans les essais amène alors à y étudier la présence (ou non) d'un romantisme actualisé. Les ruines constituent un type de représentation important du mouvement romantique du XIXe siècle. Le romantisme n'est pas un courant de pensée unique. Il traverse des périodes, des aires géographiques, des domaines aussi différents que la littérature ou la peinture, et peut être incarné dans des idées politiques opposées, des contre-révolutionnaires conservateurs aux révolutionnaires utopistes. Nous faisons le choix de reprendre, pour comprendre les modes de représentations des ruines aujourd'hui, une définition du romantisme comme vision du monde (Weltanschauung) et comme courant proprement anticapitaliste à partir de l'ouvrage de Michael Löwy et Robert Sayre, Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité (1992).

En effet, les romantismes du milieu du XVIIIe siècle se sont construits en réponse au développement progressif du capitalisme. Les auteurs le disent en ces termes : « selon nous, le romantisme représente une critique de la modernité, c'est-à-dire de la civilisation capitaliste moderne, au nom de valeurs et d'idéaux du passé (précapitalistes, pré-modernes). » (Löwy, Sayre, 1992). Ce romantisme est selon les auteurs toujours actuel car

*« il reste que la modernité capitaliste, [...] aboutit à une impasse. D'une part à cause de son caractère humainement, socialement et culturellement destructeur. D'autre part, par la menace qu'elle fait peser sur la survie même de l'espèce (danger de catastrophe nucléaire ou désastre écologique). C'est ici que le romantisme a révélé toute sa force critique et sa lucidité, face à l'aveuglement des idéologies du progrès. »*  
- (Löwy, Sayre, 1992, p.297)

Le texte « Les ruines, un essai esthétique » de Georg Simmel évoque ce lien entre l'image des ruines et le romantisme par leur dimension esthétique. Dans ce courant, l'esthétisation des ruines repose à l'origine sur la contemplation des forces sublimes de la nature sur les constructions humaines et d'un rapport au passé nostalgique. Les dimensions esthétiques leur attribuent alors une valeur morale.

Ce parallèle s'exprime par une dualité entre la beauté de la construction et de l'élévation par l'Homme, et l'effondrement par la nature. Ainsi « les ruines dégagent une impression de paix d'un autre point de vue encore. [...] ce conflit vit dans le tréfonds de l'âme humaine, ce lieu de combat entre la nature, qu'est l'âme elle-même et l'esprit, qu'est l'âme aussi. » (Simmel, 2019). Par ailleurs, les ruines

sont considérées comme des « dispositifs de visualisation du passé » (Lyon-Caen, 2018). Elles donnent à voir un temps arrêté et idéalisé dont le but est de produire un modèle ou de participer à sa sauvegarde. Le début du XIXe siècle marque alors le début de la patrimonialisation non seulement dans un but esthétique mais surtout politique. Les ruines permettent de symboliser la fin de l'Ancien Régime en lien avec la Révolution (Lyon-Caen, 2018).

Enfin, cette esthétisation issue des héritages romantiques se retrouve dans l'écriture contemporaine. En effet, comme l'explique Marine Aubry-Morici, docteure et spécialiste de littérature non-fictionnelle contemporaine, à propos du travail de l'écrivain indien Amitav Ghosh :

*« si on se rappelle que les textes écopoétiques sont les héritiers du romantisme littéraire et de son rapport à la nature, on ne sera guère surpris qu'ils utilisent l'une de ses expressions plus significatives : la ruine. Il est ainsi courant, dans la non-fiction, de considérer les paysages désaffectés et les villes fantômes comme des « ruines » contemporaines et de les présenter comme anticipatrices d'une catastrophe à venir. »*  
- (Aubry-Morici, 2023, p.2)

L'actualité de ces questions nous fait développer trois moments du romantisme qui se retrouvent dans la représentation des ruines : la critique du capitalisme, l'idéalisation du passé et la quête du passé perdu.

Le premier moment a été abordé dans la première partie du présent article. La critique de la modernité et du capitalisme est souvent assimilée chez ces auteurs. Pour qui la relecture de l'histoire des sciences et des idées raconte comment l'idéal d'autonomie formulé par les Lumières et l'espoir dans le progrès technique ont abouti à la justification par les sciences de la double domination de la nature et des sociétés non-occidentales, le tout porté par un système socioéconomique et politique qu'est le capitalisme<sup>3</sup>. Le premier argument face à cette lecture repose sur la remise en cause du dualisme nature/culture comme production particulière de l'ontologie naturaliste occidentale et qui aurait permis l'exploitation comme ressource du vivant, conduisant l'ensemble du système Terre à sa perte tel qu'énoncé à la suite de Descola et Latour. Les textes valorisent en ce sens les enquêtes multispécifiques et les paysages hybrides où s'enchevêtrent les vies humaines et non-humaines.

Le deuxième moment correspond au retour aux origines. Scott l'explique par le fait que « la ruine est ici solidaire d'une image de communauté originelle heureuse » (Scott, 2019, p.60). Elle différencie cette dernière d'une fausse ruine esthétisée en prenant l'exemple du cinéma. Elle revient de cette manière sur l'évolution de la figure :

*« Le paradigme contemporain conjoint ruine et chose de peu là où le paradigme classique, moderne, construisait au contraire la ruine comme signe d'une grandeur passée. [...] La ruine était une figure de la hauteur. En revanche, pour nous, la ruine coiffe une autre perte, celle qui vient nommer le signifiant populaire après-coup. La ruine antique telle que la modernité la saisit a trait à la puissance, la ruine contemporaine à l'origine. »*  
- (Scott, 2019, p.69-70)

Le géographe américain John Brinckerhoff Jackson explique que tous les monuments représentent une forme d'Âge d'or - qu'ils soient issus de la culture américaine ou de la culture latine. Il s'agit de glorifier un passé révolu. La « nécessité des ruines » qu'il mentionne, est le rythme circulaire de la logique de constitution des monuments, en lien à l'histoire. Il y a d'abord « l'époque des commencements harmonieux », puis les choses évoluent et ces temps-là sont oubliés, se transforment alors petit à petit en ruines, pour finalement refaire surface et qu'il y ait « le désir de restauration et de retour aux origines ». Ainsi, le passage de l'oubli et de la constitution des ruines apparaît comme nécessaire et toute ruine fait l'objet d'une idéalisation (B. Jackson, 2005). Cette idée est qualifiée par Löwy et Sayre de « restitutionnisme » c'est-à-dire « comme aspirant à la restitution [...] le restitutionnisme désire le retour du passé, de ce qui fut l'objet de la nostalgie. » (Löwy, Sayre, 1992, p.86). Cependant, ce regard vers le passé peut également constituer un regard vers l'avenir tel que « s'explique le paradoxe apparent que le « passéisme » romantique peut-être aussi un regard vers l'avenir ; l'image d'un futur rêvé au-delà du monde actuel s'inscrit alors dans l'évocation d'une précapitaliste. » (Löwy et Sayre, 1992, p.37).

Enfin, le troisième moment fait de la représentation des ruines une quête de l'utopie et un questionnement de l'avenir. Tsing le pose ainsi : « Comment ne pourrions-nous pas scruter l'histoire des ruines sans sélectionner au moins une histoire de forêt qui symbolise toutes les étapes que les autres seraient amenées à franchir ? » (Tsing, 2017, p.305). En effet, selon les auteurs « sans nostalgie du passé il ne peut pas exister de rêve d'avenir authentique. Dans ce sens, l'utopie sera romantique ou ne sera pas » (Löwy et Sayre, 1992). Cependant, la littérature romantique européenne constitue davantage un « diagnostic », qu'un apport de solutions pratiques. Carabédian, dans son ouvrage pour une « utopie radicale », montre l'inscription de différentes visions du monde dans les cultures visuelles contemporaines et la force politique de la science-fiction qui proposerait de véritables utopies écologiques. Elle rappelle surtout les oppositions fortes des minorités politiques aux élites : « Survivre dans les ruines ne suffit pas quand, en face, on se prépare à aller planter des colonies sur Mars en toute liberté et avec l'enthousiasme des conquistadors. Tandis qu'ici-bas nous suivons les matsutake et nous nous émerveillons devant leur habilité à s'adapter aux ruines du capitalisme » (Carabédian, 2022, p.151). Ainsi, comme troisième voie à l'utopie et à la dystopie, pour lutter contre leurs effets contre-productifs, des auteur.ri.ce.s du corpus évoquent l'« eutopie ». L'eutopie correspond aux origines positives de l'utopie, c'est la ville qu'a créée Thomas More. Elle signifie littéralement « bon lieu ». Pour Carabédian, l'utopie doit retrouver son caractère eutopique et cite en exemple les ouvrages d'Ursula Le Guin, autrice féministe de science-fiction.

Pour Babou également, il ne s'agit pas seulement de se mettre en quête d'une utopie car étant littéralement le lieu qui n'existe pas, « mais de trouver le bon lieu – l'eutopie – où développer à sa manière un soin écologique et démocratique » (Babou, 2023, p.165). Babou, par une enquête ethnographique dans le « Laboratoire Ecologique Zéro Déchet » en banlieue parisienne, cherche les mises en pratique de l'eutopie par les marges où se créent des lieux qui sortent des « rapports de force » et en dehors des ruines des institutions. Son but est d'observer et comprendre un lieu d'expérimentation écologique et sociale situé dans les « marges du système capitaliste » (Babou, 2023). L'ouvrage de Carabédian aborde aussi les alternatives – des cabanes et des ruines - ou comment les sociétés capitalistes ont toujours « fabriquer des marges » (Carabédian, 2022).

L'expression qui nous occupe depuis le début de l'article se retrouve de cette façon dans la traduction du livre du journaliste britannique George Monbiot, Reconstruire sur les ruines du capitalisme. S'émanciper par le partage et la coopération, (2021). À partir d'une critique de l'individualisme et de la compétition inhérentes au système capitaliste, il veut formuler lui aussi une alternative, un « nouveau récit » dans lequel l'avenir du monde « dépendra de notre capacité à raconter une nouvelle histoire, qui tire ses leçons du passé, nous ancre dans le présent et nous guide dans l'avenir » (Monbiot, 2021, p.13).

Cette actualité éditoriale que certains appellent « anthropologie des mondes abîmés »<sup>4</sup> peut faire l'objet de critique. Joëlle Le Marec le formule par exemple ainsi : « Il y a danger, à nouveau, d'une sorte de réconciliation rapide avec un état des choses qui est racheté par la beauté de ce qui peut y survivre, et danger de confondre le renouveau d'une conscience joyeuse du vivant avec l'illusion qu'il y aurait là promesse de nouveauté heureuse pour tous, dans un monde commun possible. » (Le Marec, 2019, p.99). Cependant, Tsing se défendait déjà de ce type de critique dans son texte : « Peut-être êtes-vous en train de penser que j'essaie de rendre ces ruines attrayantes ou de dorer une pilule amère. Pas du tout. Ce qui m'importe, c'est la ruine des forêts, systématique, interconnectée et apparemment impossible à arrêter » (Tsing, 2017, p.315).

Finalement, « il est difficile d'évaluer la part d'enthousiasme romantique pour les absolus et la part d'opportunisme spéculatif, mais il importe de prendre au sérieux ce dont ces travaux sont le signe dans l'ordre des savoirs. » (Charbonnier, 2017, p.326). Ainsi, ces auteurs mettent en avant le troisième usage des ruines que Carabédian évoque par « le rôle de la fiction et de nos imaginaires » pour « "se figurer", donner une forme à ce quelque chose que nous vivons et qui rend perceptibles les transformations à venir. » (Carabédian, 2022, p.36). On retrouve « l'acte de façonner », de préfigurer le futur. À partir de son travail d'interprétation des textes bibliques, Auerbach mentionne la figure comme « préfiguration » et « prophétie ». La *figura* désignait autrefois les éléments présents dans l'Ancien Testament que l'on retrouvait dans le Nouveau Testament. Le premier texte est alors une promesse et une prophétie engendrant le second (Bouvier, 2018). L'usage des ruines dans la lignée de la tradition romantique permet selon les auteur.ri.ce.s de se projeter, c'est une base qui sert de tremplin. La ruine est un « objet critique » qui permet de prendre appui sur une longue tradition artistique et intellectuelle et toujours d'usage pour préfigurer le futur (Scott, 2019).

Pour conclure, cet article a cherché à étudier, à partir du constat du succès de la formule « les ruines du capitalisme » dans les médias et l'édition, ses usages et significations. Il en est ressorti trois grandes idées. La première est que les textes utilisent les ruines comme une figure. Ce terme polysémique implique qu'ils en proposent une nouvelle perception sensible, qu'ils l'utilisent pour développer un nouveau régime d'historicité et enfin qu'elle devient utile pour penser le futur. Ainsi la ruine devient une épistémologie critique qui a une fonction performative dans la formule, en actant ou préfigurant la fin du capitalisme. Elle agit dans un contexte au sein duquel les chercheur.se.s en SHS développent de nouvelles épistémologies pour comprendre et répondre correctement aux crises environnementales. L'importance prise par le concept d'Anthropocène est symptomatique de ces tentatives que les ruines semblent continuer en désignant selon Tsing « notre maison commune » (Tsing, 2017, p. 34).

La deuxième idée soulignée est que les paysages ruinés ont été déplacés vers les paysages naturels, anthropisés et dégradés mais surtout habités. Ces textes attirent l'« attention » vers les « marges » et « les interstices ». L'objectif de ces représentations est de montrer la « précarité » qui caractérise le monde actuel (Tsing, 2017, p. 36). Reprendre le terme de ruines permet aussi, comme topos littéraire et pictural romantique très investi, de jouer sur les représentations culturelles établies où « représenter ne signifie pas seulement enregistrer ou reproduire une vérité inscrite dans la nature, mais plus fondamentalement recréer cette nature en vue d'en produire du savoir » (Guiderdoni-Bruslé, 2013, p.23). Les textes font des ruines à la fois un diagnostic et un objet de recherche qui s'appuie sur les humanités environnementales.

La troisième et dernière idée est que la « lecture environnementale » des ruines produite par Tsing lui permet de proposer un discours en fond, sur la science et comment elle se fait, à la fois par son discours critique et par la proposition de nouvelles méthodes qui ne s'arrête pas à cet ouvrage. Comme pour les ruines, la science doit reconnaître son besoin d'interdisciplinarité, tenir compte des hybrides, et aller voir sur le terrain s'il est finalement composé de semences ou de débris. •

## Bibliographie

- Aït-Touati, F. (2019). Récits de la Terre. Critique, 860-861, 5-16. <https://doi.org/10.3917/criti.860.0005>
- Aubry-Morici, M. (2023). Rêver ou penser l'anthropocène ? Usages de la ruine dans la non-fiction de l'extrême contemporain. Interfaces, 49. <https://doi.org/10.4000/interfaces.6546>
- Auerbach, E. (2017). *Figura*. La loi juive et la promesse chrétienne (traduit par D. Meur ; 2e ed.). Editions Macula (1938).
- Babou, I. (2023). L'écologie aux marges. Vivre et créer dans les ruines du capitalisme. Editions Eterotopia.
- Bégin, R. et Habib, A. (2007). Présentation. Imaginaire des ruines. Protée, (35)2 <https://doi.org/10.7202/017461ar>
- Bégout, B. (2022). Obsolescence des ruines. Essai philosophique sur les gravats Editions Inculcité.
- Blanc, G., Demeulenaere, E. et Feuerhahn, W. (dir.) (2017). Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes. Publications de La Sorbonne.
- Bonneuil, C., Fressoz, J.-B. (2013). L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous. Editions du Seuil.
- Bonnet, E., Landivar, D. et Monnin, A., (2021). Héritage et fermeture : une écologie du démantèlement. Editions Divergences.
- Bouchier, M. (2016). Le moment politique des ruines. FRONTIERES, 28(1). DOI : <https://doi.org/10.7202/1038865ar>
- Bourdieu, P. (1984). Le hit-parade des intellectuels français ou qui sera juge de la légitimité des juges ? Actes de la Recherche En Sciences Sociales, 52(1), 95-100. <https://doi.org/10.3406/arss.1984.3336>
- Bouvier, M. (2018). Petite philologie de la figure (*figura*), in [www.pourunatlasdesfigures.net](http://www.pourunatlasdesfigures.net), dir. Mathieu Bouvier, La Manufacture.
- Brinckeroff Jackson, J. (2005). De la nécessité des ruines et autres sujets (traduction J.-M. Beaudet). Editions du Linteau (1980).
- Carabédian, A. (2022). Utopie radicale. Par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines. Editions du Seuil.
- Charbonnier, P. (2017). Généalogie de l'Anthropocène La fin du risque et des limites. Annales. Histoire, Sciences Sociales, 72e année(2), 301-328. <https://shs.cairn.info/revue-Annales-2017-2-page-301?lang=fr>.
- Darcis, D. (2023). Penser autrement les ruines : du Tiers paysage rural à la réinvention des communs. Interfaces, 49. <https://doi.org/10.4000/interfaces.6460>
- De Jouvancourt, P. et Bonneuil, (2014). En finir avec l'épopée. Terrestres, [https://www.terrestres.org/2014/06/09/en-finir-avec-lepopee/#\\_ftn22](https://www.terrestres.org/2014/06/09/en-finir-avec-lepopee/#_ftn22)
- De Musset, A. (2003). La confession d'un enfant du siècle. Le Livre de Poche (1836).
- Dubar, C. (2009). François Hartog, Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps. Temporalités, 2 | 2004. DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.794>
- Drouin, M. (2006). La fin des ruines. Téoros, 25-1, 58-61. <http://journals.openedition.org/teoros/1333>
- Faure, S. (2019, 14 juin). Anna Tsing : « Fabriquer des mondes n'est pas réservé aux humains, les histoires entre espèces sont entremêlées ». Libération. [https://www.liberation.fr/debats/2019/06/14/anna-tsing-fabriquer-des-mondes-n-est-pas-reserve-aux-humains-les-histoires-entre-especes-sont-entre\\_1733833/](https://www.liberation.fr/debats/2019/06/14/anna-tsing-fabriquer-des-mondes-n-est-pas-reserve-aux-humains-les-histoires-entre-especes-sont-entre_1733833/)
- Guiderdoni-Bruslé, A. (2013). La figure réinventée au début de la période moderne. Réforme, Humanisme, Renaissance, 77, 17-30. <https://doi.org/10.3406/rhren.2013.3326>
- Hamel, J.-F. (2007). Les ruines du progrès chez Walter Benjamin Anticipation futuriste, fausse reconnaissance et politique du présent. Protée, 35(2). <https://doi.org/10.7202/017462ar>
- Latour, B., Stengers, I., Tsing, A., et Bubandt, N. (2018). Anthropologists Are Talking - About Capitalism, Ecology, and Apocalypse. Ethnos, 83(3), 587-606. <https://doi.org/10.1080/00141844.2018.1457703>
- Le Marec, J. (2019). Lire et vivre dans les ruines : Tsing et Sebald. Multitudes, 76, 96-102. <https://doi.org/10.3917/mult.076.0096>
- Löwy, M. et Sayre, R. (1992). Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité. Editions Payot.
- Lyon-Caen, J. (2018). Voir le passé dans les ruines romantiques : une histoire politique et littéraire. Sociétés & Représentations, 45, 233-260. <https://doi.org/10.3917/sr.045.0233>

- Monnin, A. (2021). Les « communs négatifs » : Entre déchets et ruines. Études, 59-68 <https://doi.org/10.3917/etu.4285.0059>
- Quenet, G. (2017). Chapitre 11. Un nouveau champ d'organisation de la recherche, les humanités environnementales. In Blanc, G., Demeulenaere, E., Feuerhahn, W. (dir.), Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes. Publications de La Sorbonne. 255-269.
- Quenet, G. (2021). À la recherche du paysage : ruines, fantômes, traces. Hypothèses, 22, 221-226. <https://doi.org/10.3917/hyp.181.0221>
- Simmel, G. (2019). Les ruines (traduit par F. Vinas). In La parure (1). Editions de la Maison des sciences de l'homme (1998). <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.27628>
- Schnapp, A. (2020). Une histoire universelle des ruines. Des origines aux Lumières Editions du Seuil.
- Schefer, O. (1999). Qu'est-ce que le *figural* ? Critique, n°630, 912-925.
- Scott, D. (2019). Ruine. Invention d'un objet critique. Les Prairies ordinaires.
- Stengers, I. (2017). Préface. in Tsing A. L. (2017) Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme (traduit par P. Pignarre). Editions La Découverte (2015).
- Tenne, P. (2023). Des apocalypses et des champignons. En Attendant Nadeau. <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/11/07/apocalypses-champignons-tsing/>
- Tsing, A. L. (2019). La vie plus qu'humaine (Traduit par Pauline Briand). Terrestres. <https://www.terrestres.org/2019/05/26/la-vie-plus-quhumaine/>
- Tsing A. L. (2017) Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme (préface par I. Stengers ; traduit par P. Pignarre). Editions La Découverte (2015).
- Villalba, B. (2022). Gérer les ruines irrévocables : Limites institutionnelles de la collapsologie. Écologie & politique, 64, 37-55. <https://shs.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2022-1-page-37?lang=fr>
- Wadbled, N. (2020). Les imaginaires écologiques des ruines romantiques et post-apocalyptiques : représenter le sauvage et la pollution contre l'artificialisation moderne. Sociétés, 148, 103-113. <https://doi.org/10.3917/soc.148.0103>
- Wadbled, N. (2022). L'intérêt environnemental des ruines urbaines : la présence de l'anthropocène au-delà des patrimoines culturels et naturels. Territoires en mouvement, 53-54. <https://doi.org/10.4000/tem.8645>

## Annotations

<sup>1</sup> Pour une liste non-exhaustive : Lindgaard J. (2022, 14 mai). « Jardiner dans les ruines du capitalisme », Médiapart ; Galand A. (2018), « Ecouter dans les ruines du capitalisme : enregistrements de terrain et formes de vie », Audimat, 10(2), 139-171, DOI : <https://doi.org/10.3917/audi.010.0139> ; Murzeau J. (2020, 8 Décembre), « De nouveaux horizons sont à construire dans les ruines du capitalisme », Usbek & Rica ; Quintard C. (2023, 4 Avril), « Flaminia Paddeu : cultiver sur les ruines du capitalisme », Socialter ; Monbiot G. (2021). Reconstruire sur les ruines du capitalisme. S'émanciper par le partage et la coopération, Editions Actes Sud, Arles, Borzakiam M. (2019) Géographie zombie, les ruines du capitalisme, Playlist Society, Paris

<sup>2</sup> Le corpus d'ouvrages sélectionné repose sur cinq critères de sélection : les auteurs sont francophones, les ouvrages sont des essais, leur titre comporte le mot « ruine », ils prennent en compte le contexte écologique et enfin ils sont publiés après 2017.

<sup>3</sup> Pour un débat argumenté sur ces idées, voir la dispute entre Aurélien Berlan et Pierre Charbonnier sur le site de la revue Terrestres : Berlan, A. (2020). Récrire l'histoire, neutraliser l'écologie politique. Terrestres. <https://www.terrestres.org/2020/11/02/recrire-lhistoire-neutraliser-lecologie-politique/> et Charbonnier, P. (2020). Faire la guerre ou faire la paix. Terrestres. <https://www.terrestres.org/2020/11/12/faire-la-guerre-ou-faire-la-paix/>

<sup>4</sup> L'expression fait référence au numéro spécial de la revue Critique numéro 860-861 « Vivre dans un monde abîmé » publié en début d'année 2019 et reprise par Le Marec, J. (2019). Lire et vivre dans les ruines : Tsing et Sebald. Multitudes, 76, 96-102. <https://doi.org/10.3917/mult.076.0096>, dans un numéro de la revue Multitudes sur l'effondrement, publié à l'automne de la même année.

